

L'autre partie du programme, je la prends çà et là, faite de mélodies très imprégnées des auteurs qui ont immortalisé le Lied allemand. Elle ne présente de ce fait qu'un intérêt secondaire, mais affirme cependant d'incontestables qualités de goût.

Je réserve volontairement les *Trois pièces* de M. Alban Berg pour la fin. Ecrites pour clarinette et piano, elles nous ont enchanté; leur parfum très poétique, une recherche dans la sonorité qui tient du prodige et peut-être aussi l'élément de comparaison dont elles bénéficiaient sont les raisons du vif plaisir que nous avons goûté à les entendre. Il faut du talent pour être bref, il faut en plus du métier pour charmer un auditoire avec une clarinette et un piano. M. A. Berg a tout cela; a-t-il encore du génie comme beaucoup l'affirment? Ce soir j'ai cru applaudir un admirable prestidigitateur. Ne ménageons pas nos éloges aux interprètes, qui tous ont fait généreusement preuve de talent; M^{mes} Lise Daniels, Monique Haas, Manchon-Theiss, MM. J. et J. Figueroa, Blampain, Reculard, Soëtens et l'admirable clarinettiste Hamelin.

R. F.

Récital Nicolas Orloff (15 février). — M. Orloff sait se distinguer parmi tant d'interprètes de Chopin : il évoque en effet l'idéal interprète de Chopin. Parfait virtuose, il ne se pose plus pour lui, semble-t-il, de problèmes de technique; sensible, romantique, il l'est plus que personne; mais, travail laborieux ou sympathie naturelle, une réserve dans l'expression, un frémissement qu'on ne devine qu'à fleur de peau, une noblesse touchante qui s'interdit tout éclat, toute fanfare qui ferait perdre en émotion vraie ce que gagnerait l'œuvre en séduction facile, tout cela n'appartient qu'aux véritables et exceptionnels interprètes de Chopin. *Douze Etudes* suffisent à donner la mesure d'un pianiste. Leur choix déjà, et celui de leur succession suffisaient à classer M. Nicolas Orloff.

On ne se consacre pas impunément à Chopin. L'exécution de la *Sonate* de Beethoven *op. 35 en ré mineur*, parut un peu sèche et terne d'accent. Par contre, celle du *Carnaval* de Schumann fut inégalable d'intelligence et d'élan.

Michel-Léon HIRSCH.

Le Triton (14 février). — Le *Concerto* de Manuel de Falla est écrit pour clavecin, avec un léger accompagnement de violon, de violoncelle, de flûte, de hautbois et de clarinette. Il a surpris, et combien! ceux qui ont accoutumé de juger l'auteur de la *Danse du Feu* uniquement comme un auteur espagnol. Il s'agit là, en effet, d'un morceau lyrique et intime, où paraît à chaque page la recherche d'une expression personnelle d'un sentiment personnel. Le premier mouvement, vif, animé, pimpant, traversé d'idées fantasques; le second, grave, scandé, martelé plutôt par des traits à l'unisson; le troisième s'ébrouant avec une grâce un peu pataude au travers d'un tissu ensoleillé, concluant gaillardement. Tout cela mène loin, et avec bonheur, des séductions du folklore.

Trois *Mélodies*, trois pures mélodies de Filip Lazar dont le Triton conserve pieusement la mémoire, d'une frissonnante sincérité dans la simplicité d'une ligne unic, précédaient l'exécution de deux piécettes vocales de Larmanjat : dédiées aux poissons, aux sardines à l'huile je crois, celles-ci n'ont pas même l'attrait de ce qui rendit célèbre Erik Satie. Rien de musical dans ces amusettes qui n'apprennent rien à personne.

Les *Caprioles* de Claude Delvincourt, inspirées par la musique de la Renaissance, se développent selon des recettes connues, et des artifices ressortant davantage du métier que de la nature. *Huitres de France*, sur « une recette de cocktail », nous apprend-on, est d'un bouquet discutable, et la recherche un peu précieuse de rythmes modernes irrite la sensibilité.

M^{me} Corradina Mola, la claveciniste, qui se prodigua au cours du concert, joua, outre le *Concerto* de Falla, une *Sonatine* de Florent Schmitt, pastorale dansante et dynamique, davantage amoureuse du rythme que de la mélodie et qui comporte un délicieux intermède pailleté, lumineux. Le dernier mouvement n'est que virtuosité, mais dont les exigences attestent bien de la science.

Le concert se terminait par une *Idylle* de Giordano et un *Madrigal* de Scuderi, interprétés en solo par M^{me} Corradina Mola, et surtout par le *Quatuor* de Prokofieff, riche en idées souvent banales, parfois éclatantes, où l'habile côtoie le beau et où passent parfois des éclairs diaboliques.

Michel-Léon HIRSCH.



RADIO-DIFFUSION

Concert de nuit. — Les auditions du vendredi, remarquablement dirigées par Rhené-Baton, retiennent l'attention. Cette fois encore, il faut louer le choix des œuvres et les interprètes. Le *Concerto en ré* de Hændel, impeccablement joué et retransmis, montre qu'avec un peu de soin l'on peut obtenir l'équilibre radiophonique tant pour l'orgue que l'orchestre, ou pour les deux réunis, comme ce fut ici le cas. M. Marcel Dupré, aux claviers, apportait un précieux élément de réussite : jeu net, style chaleureux, *rubatos* casés dans le rythme sans ébranler la ferme assise des basses. On songe malgré soi, par comparaison, aux ralentis de certains exécutants, plus compatibles avec l'esthétique du piano ou des instruments à vent qu'avec celle de l'orgue, qui repousse maniérisme et afféterie.

Suivait la *Quatrième Symphonie* d'Albéric Magnard, grande et belle œuvre, riche d'invention, de coloris, concrétisant l'apport du XIX^e siècle en un puissant effort personnel. C'est donc la Radio — dont se moquèrent les « purs » — qui brise la routine des programmes, alors que les tentatives de rénovation symphonique des grands concerts, qui boudent Brahms, Brückner, Mahler, Magnard, V. d'Indy, demeurent parcimonieuses.

Les *Escapes* de J. Ibert donnent à ce programme la note pittoresque.

Quatuor Benedetti. — La musique de chambre est à l'honneur avec l'*Octuor* (4 violons, 2 altos, 2 violoncelles) de Mendelssohn, dont le Scherzo suffirait seul à classer l'œuvre. Merveille de délicatesse et de goût (chose rare de nos jours), contrepoint génial, cette danse d'Ariel est une féerie sonore, conçue, animée par un grand musicien, d'une personnalité évidente. De telles pages, jointes à l'*Italienne*, l'*Ecossaise*, le *Lauda Sion*, les œuvres pour orgue etc., feront toujours l'admiration et les délices de l'artiste-né.

Parlera-t-on d'académisme? La *Symphonie en ré* de Chérubini, entendue quelques instants après l'*Octuor* de Mendelssohn, montre l'application consciencieuse de l'un en face de l'inspiration de l'autre, plus haut de mille coudées.

Quatuor Radio-Paris. — Le 18, avec le concours de l'excellente harpiste M^{lle} Lautemann, *Quintette* de Noël Gallon, dont nous avons entendu dernièrement la *Sonatine* et d'exquises mélodies (parmi lesquelles cette *Chinoiserie*, très « tasse de thé »). Trois Mouvements, au cours desquels s'unissent le musicien et l'architecte pour nous charmer par des modulations subtiles, des accents harmoniques vigoureux, sans oublier les qualités de rythme. Extrêmement délicate, la conclusion, après le final animé et joyeux, ramenant le motif principal s'estompant à l'aigu.

Œuvre à la fois savante, probe et raffinée.

Maurice DAUGE.